

faits moraux presque insaisissables, puérils même, aux yeux de toute personne raisonnable, mais se produisant néanmoins dans notre être : ce sont des hôtes incommodes à coup sûr, et peut-être dangereux ; à nous deux, mon enfant, nous serons assez fortes et assez habiles pour les écarter si jamais ils venaient à hanter votre jeune tête.

Vos devoirs déjà bien graves se compliquent encore de la nécessité de veiller sur la jeune sœur de M. de Guymont, qu'il va retirer du couvent où elle a été élevée jusqu'à ce jour ; vous avez de la raison, mais il va falloir en avoir pour deux, car Aline n'a que quinze ans, et vous trouverez peut-être commode de me consulter quelquefois : usez de moi comme d'un cœur tout à vous.

Dès votre arrivée à Paris, il faudra vous occuper d'organiser votre ménage : l'appartement de M. de Guymont est insuffisant, et vous allez passer un mois, m'a-t-il dit, dans un appartement meublé. Jusqu'ici, M. de Guymont a habité la rive gauche de la Seine ; vous avez paru souhaiter de vous installer sur la rive opposée. Votre mari, désireux de vous complaire, est prêt à y consentir ; mais il vous fera un sacrifice : mon enfant, ne le forcez pas à vous céder sur ce point, et souvenez-vous toujours que les petits sacrifices exigés, répétés, ébranlent les affections même les plus solides. Les occupations de votre mari l'appellent journellement au Palais de justice ; il a toujours habité le faubourg Saint-Germain, à proximité des bibliothèques, dans lesquelles il va souvent travailler : que de raisons pour ne point lui demander un déplacement qui bouleverserait son existence ! Enfin, le quartier contre lequel vous avez des préventions est celui qui me paraît le plus favorable à une vie sédentaire, occupée, à la vie de la famille en un mot ; les habitations y sont plus vastes, et il n'est pas impossible que vous y trouviez un joli pavillon avec un jardin. Les quartiers nouveaux, au contraire, me semblent repousser en dehors l'existence de ceux qui les habitent, d'abord parce que l'air et l'espace manquent à presque tous les appartements, puis parce que, situés près des boulevards, composés de rues dont le commerce s'est emparé pour y exposer les plus séduisants produits de l'industrie, ils invitent à une flânerie qui habitue à une vie de

désœuvrement et expose à des tentations préjudiciables à l'équilibre des budgets. On voit un rayon de soleil, on veut se hâter de le saisir au passage, on s'habille, on sort, on prend son temps, et l'on revient souvent avec une emplette inutile. Il est plus sage de fuir les tentations que de les braver avec la résolution de les vaincre ; laissez donc votre mari à son quartier, à ses habitudes, et réglez l'emploi de votre temps de façon à passer plusieurs heures de la journée près de votre table à ouvrage, de votre piano et de votre bureau. Vous voyez que mes conseils ne sont pas parfaitement désintéressés, et que le tourbillon parisien m'inspire des inquiétudes un peu égoïstes en ce qui concerne notre correspondance.

Il vous faut un appartement composé de trois chambres à coucher : la vôtre, celle d'Aline, celle de votre mari ; un cabinet de travail pour M. de Guymont, un salon, et une salle à manger dans laquelle vous puissiez réunir douze convives sans les mettre à la torture. Le salon sera la pièce dans laquelle vous vous tiendrez : je n'aime pas beaucoup cette habitude parisienne de recevoir des visites dans une chambre à coucher et de réserver le salon, qui demeure froid, vide, triste, pour quelques rares réceptions. Si vous m'en croyez, vous le meublerez d'une étoffe solide, qui ne se fanera pas par un usage quotidien et vous évitera l'emploi des housses, désagréables à l'œil dans les pièces que l'on habite, en ce qu'elles semblent accuser soit la parcimonie, soit une dépense exagérée, déraisonnable, et que l'on ne pourrait renouveler. Je préférerais des meubles garnis d'une étoffe de laine bien simple à ces meubles recouverts en étoffe de soie que l'on ne montre qu'aux *grandes occasions* ; on est toujours gêné dans ces salons ménagés : tout le monde y semble en visite, même les maîtres de la maison, et l'on y éprouve involontairement le désir de les rendre bien vite (je parle des meubles) à leurs housses préservatrices.

J'entre dans des détails bien minutieux, mais il n'en est point d'indifférents quand il s'agit de ce que les Anglais appellent *home*, — de la vie intérieure enfin. Votre salon contiendra votre piano ; vos partitions seront placées sur une étagère ; votre table à ouvrage, que vous choisirez aussi jolie que M. de Guymont le voudra, sera posée près d'une croisée ; permettez à vos livres de trouver place sur